

# Relations Archéologie-Bible : entre attentes et réalité

par David  
MERLING<sup>1</sup>,

professeur d'archéologie,  
Andrews University, USA ;  
co-directeur des Tell Jalul,  
Jordan Excavations

Entre les années trente et cinquante, ceux qui pensaient que la Bible était, de manière générale, une source historique fiable avaient de quoi se réjouir<sup>2</sup>. Non seulement William F. Albright et G. Ernest Wright, les deux figures américaines majeures de l'archéologie syro-palestinienne, soutenaient la théorie de la conquête, mais nombre de découvertes archéologiques stupéfiantes avaient pratiquement « prouvé » l'historicité de la Bible. Les lettres d'Amarna représentaient les *Hapiru* (que quasiment tous les universitaires considéraient comme, au minimum, liés aux Israélites) faisant des raids dans le pays de Canaan à peu près comme le suggèrent les descriptions du livre des Juges. John Garstang avait capté l'attention du monde biblique par sa découverte des murs de Josué à Jéricho. Et nombre de sites archéologiques avaient été mis au jour, qui tous semblaient accréditer le récit biblique de la conquête des Israélites<sup>3</sup>. La conquête

<sup>1</sup> Traduit par Georges Skurtis, cet article est tiré avec permission de David Merling, « The Relationship Between Archaeology and the Bible : Expectations and Reality, » in *The Future of Biblical Archaeology: Reassessing Methodologies and Assumptions*, James K. Hoffmeier & Alan Millard, eds Grand Rapids, Eerdmans, 2004, pp. 29-42. Cet article traite de problèmes similaires à « The Book of Joshua, Part II: Expectations of Archeology », *Andrews University Seminar Studies*, 2001, pp. 209-221. Cf. David Merling, Sr., *The Book of Joshua: Its Theme and Role in Archeological Discussions*, Andrews University Seminary Doctoral Dissertation Series 23, Berrien Springs, Andrews University Press, 1997, pp. 238-262.

<sup>2</sup> Les dates des années trente et cinquante sont à prendre au sens très large du terme, sachant que l'on pourrait critiquer ces deux dates que j'ai utilisées, et les généralités que j'ai tirées de cette période.

<sup>3</sup> Cf. G. Ernest Wright, « Epic of Conquest », *BA* 3, 1940, pp. 25-40.

n'était pas le seul domaine à s'être trouvé éclairci. Des liens avaient été établis entre les patriarches et les tablettes de Nuzi, entre les traités hittites et les alliances bibliques, entre l'*Epopée de Guilgamesh* et le déluge biblique, tout ceci venant souligner la fiabilité et la véracité des récits bibliques.

En résumé, dans trop d'esprits, le lien entre l'archéologie et la Bible était évident. Bien qu'il fût convenu que l'archéologie ne pouvait pas « prouver » la Bible, voilà ce qu'elle était : la réincarnation physique des histoires bibliques.

Alors que nous entrons dans le 21<sup>e</sup> siècle, beaucoup de nos collègues avancent l'idée que la relation entre archéologie et Bible a été rompue. Pratiquement plus aucun point de la théorie de la conquête n'est considéré comme fiable. Les sites auparavant reliés aux histoires bibliques ne le sont maintenant quasiment plus. La littérature la plus récente concernant les *Hapiru* suggère qu'il n'y a aucun lien ancien entre ces derniers et les Hébreux de la Bible. On s'est rendu compte depuis longtemps que Garstang a pris pour les murs de Josué, datant de l'âge de Bronze récent, des murs plus vieux de plusieurs centaines d'années. Les recherches sur la relation entre les tablettes de Nuzi, les traités hittites, les récits mésopotamiens du déluge et la Bible soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent d'affirmations<sup>4</sup>. Quelle est la cause de ce changement de perception ? Voilà le cœur de cet article.

William G. Dever raconte la mort de l'archéologie biblique<sup>5</sup>. Il établit un lien poignant entre théologie et archéologie bibliques, mortes au même moment. Ce qui causa leur chute fut leur dépendance vis-à-vis de l'historicité des récits bibliques. Dever, citant G. Ernest Wright, déclare que « tout repose sur le fait que les événements centraux aient réellement eu lieu ou non »<sup>6</sup>. Dans les années soixante et soixante-dix, quand les étudiants mêmes de Wright (dont Dever faisait partie) démontrèrent que ces « événements centraux » n'avaient pas eu lieu, Dever considéra qu'archéologie et théologie bibliques étaient mortes. Dever écrit que « beaucoup des 'événements centraux' tels que racontés dans la Bible hébraïque se révèlent impossibles à vérifier historiquement (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas 'vrais') »<sup>7</sup>.

<sup>4</sup> Je me limiterai dans cet essai à la question de la conquête israélite.

<sup>5</sup> *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It?*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001, pp. 57-59 ; pp. 83-84.

<sup>6</sup> Dever, *op. cit.*, p. 21 ; G. Ernest Wright, *God Who Acts*, SBT 8, Londres, SCM, 1952, p. 127.

<sup>7</sup> Dever, *op. cit.*, p. 21.

Pour résumer, il avait été prouvé que l'on ne pouvait pas se fonder sur le texte biblique, ce qui tua du même coup archéologie et théologie bibliques.

Pour rendre aussi concrets que possible le thème et les enjeux de cet article, je laisserai J. Maxwell Miller poser le cadre de la question en exposant la situation d'Aï/et-Tel. Et puisque Miller écrit si bien et parle au nom de tant d'autres, j'utiliserai la citation suivante comme fil rouge de la plus grande partie de cet essai.

Que l'Aï biblique doive coïncider avec l'et-Tel moderne est une conclusion évidente, donc, et une conclusion sur laquelle les spécialistes étaient d'accord avant qu'aucune fouille n'ait lieu sur le site. D'après Josué 7-8, Aï était une ville fortifiée au moment de l'invasion israélite (ceci est implicite dans la description des tactiques militaires employées par Josué et confirmé par la référence à une porte de la ville dans Josué 7,5) ; elle a été conquise et brûlée par Josué ; et elle demeura « à jamais un monceau de ruines » (*tel 'ôlam*, 8,28) à partir de ce jour. Cependant, les fouilles archéologiques à et-Tel ont montré de manière assez catégorique que le site était virtuellement inoccupé depuis environ 2000 avant notre ère, à l'exception d'un petit village non fortifié se dressant sur les anciennes ruines vers 1200-1050 avant notre ère (Marquet-Krause, Callaway). Donc, si la conquête a eu lieu durant les âges du Bronze moyen ou récent, Aï/et-Tel n'aurait été rien d'autre qu'une ruine désolée<sup>8</sup>.

En ce qui concerne la relation entre Aï et le récit biblique, certains chercheurs sont parvenus aux conclusions suivantes : « La situation archéologique à et-Tel ne peut pas être compatible avec ce qu'avance la Bible »<sup>9</sup> ; « ce que l'archéologie ne confirme pas, ce que l'archéologie conteste même, c'est l'explication avancée par le récit sur la manière dont les ruines sont apparues »<sup>10</sup>.

Alors que Dever et Miller s'opposent souvent sur la problématique du lien entre l'archéologie et la Bible, ils partagent la même

<sup>8</sup> J. Maxwell Miller, « Archeology and the Israelite Conquest of Canaan: Some Methodological Observations », *Palestine Exploration Quarterly* 109, 1977, pp. 88-89. J'admire grandement Miller, et mon large recours à sa citation ne fait que souligner combien sa contribution aux débats sur l'archéologie biblique est importante.

<sup>9</sup> Miller, *art. cit.*, p. 89.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 89.

opinion sur ce point : les premiers récits bibliques ne sont pas fiables historiquement. Et Dever de répéter : « Beaucoup des 'événements centraux' tels qu'ils sont racontés dans la Bible hébraïque se révèlent impossibles à vérifier historiquement (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas 'vrais'). »<sup>11</sup> Bien que je ne veuille pas donner à ce dilemme plus d'importance qu'il n'en mérite, je ne pense pas que cela soit par accident que Dever et Miller aient tous deux reconnu leurs racines évangéliques et la perte de telles convictions dans le contexte de ce dilemme<sup>12</sup>. Je suis certain que tout changement de paradigme est la résultante de multiples facteurs, mais puisque Dever et Miller ont introduit le problème dans le cadre du présent sujet, je ne pense pas que leur changement de paradigme soit complètement étranger à ce domaine. Ce que je veux dire, c'est que le changement de perception de la Bible, de « l'archéologie démontre la fiabilité de la Bible » à « les faits archéologiques s'opposent à la Bible », ce changement est si radical qu'il a encouragé certains à effectuer le plus grand des changements de paradigme : de la foi à la perte de la foi.

Dever définit « non vérifiable historiquement » comme n'étant tout simplement « pas 'vrai' ». Voilà un exemple du manque de logique qui est responsable selon moi du divorce présumé entre l'archéologie et la Bible<sup>13</sup>. Bien sûr, nous savons tous que ni le travail de Judith Marquet-Krause ni les fouilles de Joseph Callaway n'ont mis en évidence de preuves du Bronze récent israélite, en ce qui concerne leurs conquêtes, ou leurs habitations. La réflexion universitaire a en revanche failli, en ne débattant pas des raisons, ou, de manière plus accablante, en ne réussissant pas à continuer à mettre au jour la nature de l'archéologie et de la Bible, et leurs interactions. Les conclusions toutes faites auxquelles on est parvenu consistent à affirmer que les histoires bibliques ne contiennent pas une histoire fiable.

L'essence de cette conclusion se trouve dans le gouffre entre les deux expressions utilisées par Dever : « vérifiable historiquement » ou alors « pas 'vrais' ». Cet article suggère que ce dilemme qui, selon beaucoup, perturbe les relations entre l'archéologie et la Bible est une construction erronée fondée sur de fausses attentes. Ces attentes étaient considérées comme des faits par certains chercheurs.

<sup>11</sup> Dever, *op. cit.*, p. 21.

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. ix-x ; J. Maxwell Miller, « Reflections on the Study of Israelite History », in *What Has Archeology to Do with Faith?*, James H. Charlesworth & Walter P. Weaver, édés Philadelphia, Trinity Press International, 1992, pp. 66-67.

<sup>13</sup> La critique du texte de Dever se concentre sur les récits plus anciens. Il trouve des matériaux historiques dans les récits bibliques de l'âge de Fer, récits qui sont au centre de son ouvrage.

Ces mêmes attentes ont continué à orienter la recherche dans de mauvaises directions. Pour des raisons de préférences personnelles, cet article se concentrera sur les problèmes liés au livre de Josué.

## **L'archéologie peut-elle « prouver » la Bible ?**

Une de ces attentes erronées est que l'archéologie peut « prouver » la Bible. Dans mon premier cours d'archéologie, on m'a appris que l'archéologie ne peut pas prouver la Bible, et je pense qu'il y a un consensus général en ce sens : si l'on posait la question à cent archéologues syro-palestiniens, une nette majorité répondrait non. Même Sir Frederic Kenyon, le père de Dame Kathleen Kenyon, qui écrivait dans les années quarante, reconnaît que les découvertes archéologiques ne portent presque jamais sur le texte biblique<sup>14</sup>.

Si les trouvailles archéologiques empiètent si rarement sur les récits bibliques, comment se fait-il alors que certains aient conclu que ces récits sont erronés, en se fondant sur des données archéologiques ? J'avancerai que la logique de Miller, telle qu'elle transparaît dans ses commentaires sur et-Tel/Aï, contient de manière subtile sa conviction que l'archéologie peut prouver la Bible. Voici son argumentation : les archéologues n'ont pas trouvé de preuves des événements bibliques d'Aï à et-Tel ; donc, les défaillances du récit biblique ont été prouvées. Le corollaire de cet argument serait donc le suivant : si la véracité du texte biblique peut être disqualifiée par l'archéologie, il est donc possible également que l'archéologie puisse prouver la véracité de la Bible. Si ce n'est pas possible, la Bible est malmenée dans les deux cas : quelles que soient les données archéologiques, elle ne peut être validée. Pour résumer, que Miller ou Dever l'admettent ou non, quand ils prétendent qu'on a prouvé que la Bible est erronée, ils manifestent qu'ils croient que l'archéologie aurait pu prouver que la Bible disait vrai<sup>15</sup>. Ceux qui pensent que l'archéologie a disqualifié la Bible ont utilisé une fausse conception de ce qui

---

<sup>14</sup> Frederic Kenyon, *The Bible and Archeology*, New York, Harper & Brothers, 1940, p. 17.

<sup>15</sup> Je ne fais pas le lien entre Miller et Dever dans cet article par hasard. Miller représente l'universitaire attaché au texte qui croit que son interprétation de la Bible devrait avoir plus de valeur que l'archéologie, tandis que Dever est représentatif des archéologues qui considèrent les découvertes archéologiques comme neutres et, donc, comme ayant plus de valeur pour l'interprétation du texte. Pris ensemble, leurs points de vue couvrent un large éventail de biblistes et d'archéologues.

constitue une preuve et ils ont été victimes de présupposés ou d'attentes erronées.

## Aucune preuve, ce n'est pas une preuve

L'une des facettes pour le moins curieuse de la théorie archéologique est l'utilisation de non-preuves comme des données légitimes. Ces non-preuves sont utilisées comme si elles avaient le statut de véritables données, même si elles sont quelque chose qui n'existe pas. J'ai récemment écrit sur ce que j'appelle les « non-preuves », je ne m'étendrai donc pas sur le sujet ici<sup>16</sup>. Néanmoins, il est utile de définir ce qu'est une non-preuve. Miller et Dever pointent le manque de preuves à et-Tel pour étayer le récit biblique d'Aï et semblent considérer ce manque comme une preuve. Pour résumer, Callaway n'a rien retrouvé des Israélites à et-Tel, donc c'est une preuve contre le récit biblique. Ceci est peut-être une réponse banale, mais je pense que le rien n'est que cela : rien. Le manque de preuves n'est pas une preuve ; ce n'est rien, ou comme je l'appelle pour lui donner quelque importance, c'est une non-preuve.

Il y a près de quarante ans, David Hackett Fischer a établi une liste des postulats erronés qu'utilisaient les historiens<sup>17</sup>. Ce qu'il appelait « l'erreur de la preuve négative » est l'un de ces postulats. D'après Fischer, « l'erreur de la preuve négative consiste à essayer de soutenir une proposition factuelle simplement au moyen de preuves négatives. Cela a lieu à chaque fois qu'un historien déclare qu'il 'n'y a pas de preuves que X est vrai', puis commence à affirmer ou à considérer que l'inverse de X est vrai. »<sup>18</sup>

D'après l'affirmation de Fischer, postuler que l'on a démontré la fausseté d'un point spécifique d'un récit littéraire ancien sous prétexte que l'on ne connaît pas de preuve de son historicité ou qu'on n'en a pas encore trouvé est une erreur en termes de méthode historique. Admettre que l'on n'a rien trouvé est seulement la preuve que l'on n'a rien trouvé. Et Fischer de résumer à nouveau : « Un grand nombre d'universitaires préféreraient ne pas savoir que certaines choses existent. Mais ne pas savoir que quelque chose existe est diffé-

<sup>16</sup> David Merling, « The Book of Joshua, Part I: Its Evaluation by Nonevidence », AUSS 39, 2001, pp. 61-72.

<sup>17</sup> Je remercie ici James K. Hoffmeier – *Israel in Egypt: The Evidence for the Authenticity of the Exodus Tradition*, Oxford, Oxford University Press, 1997, pp. 10-11 – d'avoir attiré mon attention sur l'ouvrage de Fischer.

<sup>18</sup> David Hackett Fischer, *Historians' Fallacies: Toward a Logic of Historical Thought*, New York, Harper & Row, 1970, p. 47.

rent de savoir qu'une chose n'existe pas. La première n'est jamais une preuve de la seconde. Ne pas savoir que quelque chose existe est simplement ne pas savoir. »<sup>19</sup>

Miller a utilisé les non-preuves des fouilles archéologiques à et-Tel pour en conclure que le récit biblique était erroné<sup>20</sup>. L'utilisation par Miller de non-preuves est méthodologiquement hasardeuse et nous en dit plus sur la nature de la plupart des interprétations archéologiques que sur quelque récit biblique que ce soit. Le manque de preuve ne peut ni soutenir ni infirmer la fiabilité d'un récit biblique car il ne nous renseigne en rien sur la raison de cette absence de preuve. Il y a peut-être de multiples autres raisons. On ne peut pas choisir arbitrairement une possibilité parmi plusieurs et en conclure qu'il s'agit de l'unique solution.

## Le lien entre et-Tel et Aï

Il y a d'autre part des problèmes méthodologiques à poser de façon hâtive qu'et-Tel est Aï. Bien que je suppose moi aussi qu'et-Tel soit Aï, j'en suis moins sûr que Miller. Voyons comment Miller parvient à ses conclusions. Il utilise Gn 12,8 comme preuve textuelle pour localiser l'Aï du livre de Josué<sup>21</sup> : « De là il gagna la montagne à l'est de Béthel. Il dressa sa tente entre Béthel à l'ouest et Aï à l'est... » Je suis surpris du lien qu'établit Miller entre Gn 12,8 et le livre de Josué, étant donné la complexité qu'il attribue au texte biblique en général<sup>22</sup>. D'une certaine façon, c'est l'acceptation, sans questionnement, de l'aide de Gn 12,8 qui lui permet de rejeter Josué 8 en tant que récit historique. Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles les indications fournies par la Genèse pourraient ne pas être applicables au livre de Josué<sup>23</sup>. Miller peut énoncer sans danger ses

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>20</sup> Merling, *AUSS* 39, 2001, pp. 61-72.

<sup>21</sup> Miller, *Palestine Exploration Quarterly* 109, 1977, p. 88.

<sup>22</sup> J. Maxwell Miller, « The Israelite Occupation of Canaan », in *Israelite and Judaeon History*, John H. Hayes & J. Maxwell Miller, éd. Philadelphia, Westminster, 1986, pp. 76-79.

<sup>23</sup> Par exemple, des éditeurs ultérieurs ont pu modifier le texte pour qu'il valide une relation ultérieure entre deux villes, supposant qu'il s'agissait de celles mentionnées dans la Genèse ; ou alors une confusion s'est introduite dans la relation géographique quand les manuscrits ont été copiés. Il faut se rendre compte que Gn 12,8 ne comporte aucune indication pour se rendre à l'une des deux villes, mais seulement la relation géographique entre ces deux villes. Est-ce que l'on recommanderait l'utilisation d'une carte dont la datation est inconnue à un automobiliste moderne qui essaie de se rendre de Philadelphie à New York ?

conclusions, dans la mesure où il n'y a aucun moyen de vérifier la précision de Gn 12,8 ; il peut donc supposer par défaut que la localisation fournie par la Genèse pour l'Aï de Josué 7-8 est correcte. Pour ce qui est de l'identification de sites, les archéologues et les biblistes en supposent plus que les preuves ne l'exigent<sup>24</sup>.

La relation entre l'archéologie et le livre de Josué est moins claire que beaucoup ne le pensent. Les localisations de la plupart des sites mentionnés dans la Bible ne sont pas aussi clairement établies qu'on le suppose, et pourtant ces présupposés sont les absolus sur lesquels se fondent les archéologues pour commencer leurs recherches sur le livre de Josué. Miller suppose que le lien doit être vrai simplement par le fait que les archéologues acceptent *a priori* qu'et-Tel et Aï sont une seule et même ville<sup>25</sup>. Et pourtant, le principal lien entre les deux sites repose sur une attente qui demande vérification.

## Aï était-elle une ville fortifiée ?

Certains archéologues pensent être capables de déterminer à l'avance la nature des habitations/villages en se fondant sur les récits bibliques<sup>26</sup>. Dans le récit d'Aï, en l'occurrence, il y a la référence à une « porte » dans Jos 7,5. Puisque le texte mentionne une porte, Miller en conclut par exemple qu'Aï était une « ville fortifiée ». Bien que ce soit une des conclusions possibles, ce n'est pas une nécessité pour autant. A Méguiddo (strate IX), ce qui semble être une porte sans murs a été trouvée dans une strate de l'âge de Bronze récent. D'après Rivka Gonen, « les portes isolées, bien qu'elles ne constituent pas un phénomène courant, ne sont pas inconcevables, car les portes avaient d'autres fonctions que celle purement défensive. Une porte était une entrée de cérémonie, la vitrine de la ville, et le point central autour duquel s'organisaient le négoce, les assemblées publiques, les affaires de justice, la diffusion des nouvelles, et même les cultes »<sup>27</sup>. Il est même possible que la Hatsor du Bronze récent ait eu une porte sans murs de connection<sup>28</sup>. Si le livre de Josué est le

<sup>24</sup> H. J. Franken, « The Problem of Identification in Biblical Archeology », *Palestine Exploration Quarterly* 108, 1976, pp. 6-7.

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 6-7.

<sup>26</sup> Miller, *PEQ* 109, 1977, p. 88.

<sup>27</sup> Rivka Gonen, « The Late Bronze Age », in *The Archeology of Ancient Israel*, Ammon Ben-Tor, éd. New Haven, Yale University Press, 1992, p. 219.

<sup>28</sup> Rivka Gonen, « Urban Canaan in the Late Bronze Period », in *The Archeology of Ancient Israel*, Ammon Ben-Tor, éd. *op. cit.*, pp. 69, 70.

reflet de la réalité du Bronze récent, en un temps où il est possible que les murs fortifiés aient été interdits par les Egyptiens pour raisons militaires, on pourrait s'attendre tout de même à trouver des portes cérémonielles<sup>29</sup>. On pourrait même avancer le fait qu'une porte cérémonielle soit implicite dans l'histoire d'Aï, puisqu'à la fin du récit, la porte elle-même est utilisée à des fins de manifestation (Jos 8,29).

Qu'il y ait eu pendant l'âge du Bronze récent des portes cérémonielles sans fortifications associées (c'est-à-dire sans murs) ne signifie pas obligatoirement, néanmoins, que la ville d'Aï de Josué 7–8 n'avait qu'une porte cérémonielle. Dans l'âge du Bronze récent, les portes de Méguido et Hatsor ne font que souligner la possibilité d'un piège dans lequel peuvent tomber les chercheurs qui utilisent des présupposés ou ont des attentes non fondées en ce qui concerne la Bible et les trouvailles archéologiques. On ne peut pas, à partir des informations fournies dans l'histoire d'Aï, conclure quoi que ce soit à propos de la porte elle-même : qu'elle était large et imposante, ou au contraire petite et étroite. Tout ce que l'on peut déduire du récit est qu'Aï possédait une porte. Ce que nous apprend l'archéologie, c'est qu'à et-Tel il n'a pas été retrouvé de porte ou de ville datant du Bronze récent. Ce qu'on a conclu à propos de la différence entre l'Aï biblique et les données archéologiques disponibles à et-Tel à ce jour relève plus de la théologie que de la preuve.

## Aï était-elle une ville ?

Le simple fait que Jéricho (ou Aï, etc.) soit identifié comme une « ville » n'implique pas qu'il faille y associer plus que ce que les peuples anciens appelaient une ville. Nous autres Occidentaux ne pouvons nous empêcher d'associer au mot « ville » certaines idées préconçues. Remarquez la manière dont Gabriel Barkay explicite *notre* (c'est-à-dire le lecteur moderne) interprétation du terme ville : « Nous avons tendance à définir une ville comme un site important, bien fortifié, dans lequel la densité de construction est supérieure à celle de sites qualifiés de villages. Dans les temps bibliques, cependant, tout lieu construit sur initiative royale ou abritant un représentant de l'autorité centrale, même un site de taille réduite ou un fort isolé, était appelé une ville (*'ir*). »<sup>30</sup> Quoique Barkay fasse référence aux périodes de l'âge de Fer II-III, ses propos semblent pouvoir

<sup>29</sup> Gonen, « The Late Bronze Age », *art. cit.*, p. 219.

<sup>30</sup> Gabriel Barkay, « The Iron Age, II-III », in *The Archeology of Ancient Israel*, Ben-Tor, éd., *op. cit.*, p. 329.

s'appliquer à des périodes plus anciennes, moins structurées politiquement, lorsqu'aucun pouvoir régional n'était en place. Une ville (ou un roi) était ce que les anciens considéraient comme une ville ou un roi, non ce que conçoit l'interprétation du lecteur moderne.

Considérons le fait que Shishaq, dans sa liste de « villes » conquises, appelait les forteresses d'Arad des « villes » ou des « villages »<sup>31</sup>, alors que les forteresses de l'âge de Fer à Arad n'excédaient jamais 50 par 55 mètres<sup>32</sup>. A moins d'être en mesure de retrouver avec exactitude la signification des termes des auteurs bibliques, il est plus sûr de laisser le plus grand éventail de significations possible aux quelques détails des récits du livre de Josué. Sinon, on risque d'y transposer nos attentes du 21<sup>e</sup> siècle tout en étant persuadés que nous interprétons le livre de Josué<sup>33</sup>.

## Archéologie et événements anciens

Les fouilles du passé nous ont montré que le domaine dans lequel l'archéologie est le moins utile est celui des événements. Les événements sont généralement de courte durée, et, lorsqu'ils sont décrits dans la Bible, trop peu de détails sont fournis pour qu'ils puissent être utiles pour les archéologues<sup>34</sup>. Certains pourraient émettre des doutes sur cette conclusion en raison des nombreuses destructions clairement identifiables dans des strates archéologiques trouvées sur des sites du Bronze moyen IIC et du Bronze récent IIC. De la même manière, si les textes littéraires sont exacts, ne devrions-nous pas nous attendre à trouver des strates de destruction datant du Bronze récent sur des sites où des destructions sont suggérées par ces textes (par exemple, le livre de Josué) ? Ma réponse à cette question est que, une fois encore, nous ne savons rien de conséquent sur la

<sup>31</sup> James Henry Breadsted, *Ancient Records of Egypt*, Chicago, University of Chicago Press, 1906-1907 ; repr. Londres, *Histories & Mysteries of Man*, 1988, pp. 711, 716.

<sup>32</sup> Miriam Aharoni, « Arad : The Israelite Citadels », *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, vol. 1, Carta, Jérusalem, 1993, p. 82.

<sup>33</sup> Prenons l'exemple de l'Excursus (p. 31), qui dresse la liste des affirmations du livre de Josué à propos de chaque site conquis. Remarquez l'absence de détails. Ce manque de détails spécifiques ne devrait-il pas tempérer les attentes des archéologues fouillant des sites qu'ils croient mentionnés dans le livre de Josué ?

<sup>34</sup> Lawrence T. Geraty, « Heshbon: The First Casualty in the Israelite Quest for the Kingdom of God », in *The Quest for the Kingdom of God: Studies in Honor of George E. Mendenhall*, Herbert B. Huffmon, Frank A. Spina, & Alberto R.W. Green, éd. Winona Lake, Eisenbrauns, 1983, p. 245.

## Excursus

### Villes détruites d'après le livre de Josué, avec les détails de leur destruction<sup>a</sup>

| Site    | Référence | Description                                                                                      |
|---------|-----------|--------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Jéricho | 6,20      | La muraille s'écroula<br>והפל החומה תחתיה                                                        |
|         | 6,24      | ils brûlèrent la ville<br>והעיר שרפו באש                                                         |
| Aï      | 8,19      | ils mirent le feu à la ville<br>ונציתו את העיר באש                                               |
|         | 8,28      | Josué brûla Aï,<br>et en fit à jamais un monceau de ruines<br>ונישרף יהושע את העי ונשימה תל-עולם |
| Makkéda | 10,28     | il voua à l'interdit la ville<br>et tous ceux qui s'y trouvaient<br>החרם אותם                    |
| Libna   | 10,30     | aucun détail spécifique sur la destruction de la ville <sup>b</sup>                              |
| Lakis   | 10,32     | aucun détail spécifique sur la destruction de la ville <sup>b</sup>                              |
| Eglon   | 10,35     | aucun détail spécifique sur la destruction de la ville <sup>b</sup>                              |
| Hébron  | 10,37     | il la voua à l'interdit avec tous ceux qui s'y trouvaient<br>והחרם אותה                          |
| Debir   | 10,39     | aucun détail spécifique sur la destruction de la ville <sup>b</sup>                              |
| Hatsor  | 11,11     | on mit le feu à Hatsor<br>ואת העזר שרף באש                                                       |

<sup>a</sup> On peut concevoir d'ajouter à cette liste les villes de Madon, Schimron et Acschaph (Josué 11,1). Il semble néanmoins que le pronom « les » (en hébreu החרם אותם) de החרם אותם (11,12) ne renvoie pas à ces villes mais à leurs rois, du fait que « roi » et l'antécédent le plus proche de ce pronom et que le pronom est au genre masculin. De toute façon, le texte n'indique pas spécifiquement une destruction de ces villes.

<sup>b</sup> Josué 10,37.39 pourrait sembler inférer la destruction totale de Libna, Lakis, Eglon et Debir, mais il n'y a aucune affirmation dans le texte décrivant spécifiquement la destruction de ces villes.

nature des destructions du Bronze moyen IIC et du Bronze récent IIC. Étaient-elles le résultat d'événements d'un seul jour, comme le suggère le livre de Josué, ou étaient-elles produites par de longs sièges et de multiples attaques, qui réduisirent chaque ville à l'état de ruine totale ? Bien que les preuves des destructions du Bronze moyen IIC et du

Bronze récent IIC semblent être solides, rappelons-nous que les archéologues divergent sur la source de ces destructions, quand bien même des dizaines de sites ont été fouillés et ont révélé de nombreuses couches de destructions parallèles. Si l'archéologie ne peut pas répondre de manière définitive à la simple question de savoir qui est l'auteur des destructions du Bronze moyen IIC et du Bronze récent IIC, comment peut-on imaginer qu'elle puisse répondre aux questions complexes que nous lui soumettons à propos du livre de Josué ?

N'est-ce pas faire preuve de vanité, pour nous qui vivons des milliers d'années après un événement, que de croire que nous pouvons lire à son propos un récit écrit par des gens qui n'avaient aucun intérêt ni aucune intention de fournir des indices aidant à la découverte de cet événement, et prédire avec exactitude le type et la quantité d'objets façonnés qui seront mis au jour, et, grâce à eux, affirmer ou infirmer la véracité de ce récit ? En même temps, il faut garder à l'esprit que l'événement ancien pour lequel on cherche des preuves n'est pas un édifice architectural majeur qu'on aurait pris des années à construire, mais, comme c'est le cas pour Aï (Josué 8), un événement dont il nous est dit qu'il a pris place en un jour seulement et dont la nature précise nous est presque totalement inconnue.

Pour ce qui est des événements, non seulement les auteurs bibliques ne choisissent que ceux qu'ils considèrent pertinents pour leur message, mais ils limitent leur compte rendu aux aspects de l'événement qui correspondent à leur objectif. L'épisode entier de la destruction proprement dite de la ville d'Aï tient en trois mots hébreux : וַיִּשְׂרֹף יְהוֹשֻׁעַ אֶת־הָעִיר (« Et Josué brûla Aï », Jos 8,28). Ce récit ne nous indique pas que la porte a été détruite. Il ne nous dit pas non plus quelle portion du site a été brûlée. Il n'est pas dit quels édifices furent détruits sur ce site. Il n'est pas même pas indiqué qu'il y ait eu un édifice sur le site. D'après ce qu'on sait, il se pourrait que les habitants d'Aï aient vécu au milieu des ruines de la précédente ville de l'âge de Bronze moyen, et que le feu ait brûlé l'herbe qui la recouvrait. Après tout, il est possible que le terme « ruines » ait été une description littérale de la ville.

## Il existe une meilleure approche

Bâtir un seul scénario sur la base soit du récit biblique soit de données archéologiques est le fruit d'une réflexion limitée. Frederic Brandfon a perçu les possibilités dynamiques de l'archéologie :

Il est tout aussi probable qu'une séquence d'événements telle que l'invasion de Canaan par les Israélites puis par

les Philistins laisse de nombreuses traces différentes dans les couches stratigraphiques de tout le pays. Il est même possible qu'une séquence d'événements ne laisse aucune trace dans ces couches stratigraphiques. Les traces stratigraphiques laissées par un événement ont pu être érodées par des forces naturelles ou détruites par des processus stratigraphiques ultérieurs. Il paraît très probable qu'en mettant au jour des strates du pays d'Israël au temps de la conquête ou de la colonisation, on rencontre tous ces cas de figure, chaque site possédant sa propre séquence stratigraphique. L'archéologue doit donc faire face au fait que l'interaction des faits historiques (l'invasion de Canaan par les Israélites puis par les Philistins, par exemple) n'est pas, loin s'en faut, claire ou évidente d'un point de vue stratigraphique. Encore une fois, les preuves archéologiques ne dictent pas le « récit » historique que l'on peut reconstituer à partir d'elles<sup>35</sup>.

Le vrai dilemme, quand l'archéologie et un récit biblique ne semblent pas se corroborer mutuellement, est que la preuve archéologique découverte, telle qu'elle est interprétée, ne s'accorde pas avec le compte rendu biblique, tel qu'il est interprété<sup>36</sup>. Miller voulait en conclure que l'histoire d'Aï dans le livre de Josué est fausse, et que suggérer la modification de l'un des deux, ou des deux groupes de données, reviendrait à introduire « un manque de rigueur dans l'objectivité des contrôles »<sup>37</sup>. Les conclusions de Miller sont raisonnables, mais pas nécessairement correctes. Le problème est qu'il y a un écart entre le texte et les données archéologiques<sup>38</sup>. Cet écart est ce que Franken appelle le « lien direct » manquant entre les deux<sup>39</sup>.

Comme l'a décrit Brandfon, les spécialistes ont mal compris la nature des données archéologiques, supposant à tort que l'archéologie est en quelque sorte un domaine plus scientifique que celui des études bibliques. Cette incompréhension se fonde sur la théorie de la

<sup>35</sup> Frederic Brandfon, « The Limits of Evidence: Archaeology and Objectivity », *Maarav* 4, 1987, pp. 27-28.

<sup>36</sup> Roland de Vaux, « On Right and Wrong Uses of Archeology », in *Near Eastern Archeology in the Twentieth Century*, James A. Sanders, éd. Garden City, Doubleday, 1970, p. 70.

<sup>37</sup> Miller, « The Israelite Occupation of Canaan », *art. cit.*

<sup>38</sup> Larry G. Herr, « What Archeology Can and Cannot Do », *Ministry*, February 1983, p. 28.

<sup>39</sup> Franken, *art. cit.*, p. 4.

vérité-correspondance, qui postule qu'il n'y a aucune différence entre ce qui est découvert et la description de ce qui est découvert<sup>40</sup>. Lorsque l'on réalise que la description d'une donnée archéologique est une théorie, le dilemme entre le livre de Josué et l'archéologie n'est plus si prégnant. La théorie de la vérité-correspondance confond la théorie et les faits et, par là même, se prend elle-même pour « la vérité ». Une alternative à la théorie de la vérité-correspondance est la théorie de la cohérence, qui « définit la vérité non comme la relation des propositions aux faits mais comme la relation des propositions entre elles. [...] Le critère de véracité devient l'intelligibilité et non le caractère vérifiable par des points de contrôle extérieurs. »<sup>41</sup> Un tel changement de philosophie permet de mieux définir les relations entre données archéologiques et bibliques.

Toutes les données de l'archéologie et de la Bible (et des autres textes anciens) doivent se combiner pour prétendre approcher quelque degré de compréhension du passé. Permettre à l'archéologie de dominer les récits bibliques ou, à l'inverse, à la critique littéraire de s'ériger au-dessus de l'archéologie, ou encore à chacune des deux d'ignorer les intentions des auteurs bibliques, équivaut à débattre sans fin en passant à côté de l'essentiel (cette attitude n'a rien de nouveau !)<sup>42</sup>.

L'archéologie est un outil qui peut grandement aider le bibliste dans sa compréhension du contexte entourant le récit biblique<sup>43</sup>. Elle peut, ponctuellement, offrir des preuves externes de l'existence d'individus (par exemple Baruch, Mesha, David)<sup>44</sup>. Et l'archéologie peut nous fournir maisons, temples et villes (y compris leurs traits défensifs) pour y faire vivre les personnages bibliques<sup>45</sup>. Mais reconnaissons que l'archéologie a aussi ses limites. Comme l'a lui-même

<sup>40</sup> Brandfon, *art. cit.*, p. 35.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>42</sup> Kenyon, *op. cit.*, p. 17.

<sup>43</sup> Trude Dothan, *The Philistines and Their Material Culture*, New Haven, Yale University Press, 1982.

<sup>44</sup> Baruch : Nahman Avigad, *Hebrew Bullae from the Time of Jeremiah*, Jerusalem, Israel Exploration Society, 1986, pp. 28, 29 ; Mesha : ANET, pp. 320, 321 ; David : Avraham Biran et Joseph Naveh, « An Aramaic Stele Fragment from Tel Dan », *IEJ* 43, 1993, p. 93.

<sup>45</sup> Avraham Biran, éd., *Temples and High Places in Biblical Times*, Jérusalem, The Nelson Glueck School of Biblical Archeology of Hebrew Union College – Jewish Institute of Religion, 1981 ; Aharon Kempinski et Ronny Reich, éd., *The Architecture of Ancient Israel*, Jérusalem, Israel Exploration Society, 1992.

suggéré Miller, les archéologues croient que l'archéologie peut faire plus qu'elle ne le peut réellement<sup>46</sup>.

## L'archéologie et la Bible

Ce que suggère souvent l'archéologie, c'est qu'une image des événements bibliques telle qu'on nous l'a présentée à l'école du dimanche pourrait être erronée. Les spécialistes de la Bible peuvent remercier l'archéologie de ce qu'ils ont été – et sont encore – forcés de réévaluer leurs interprétations des textes. L'idée reçue d'une conquête à l'échelle des invasions militaires modernes, contre des villes de la taille de New York ou Tokyo, doit être corrigée. Dever a bien décrit ce processus : il s'agit de ramener par le biais de l'archéologie la Bible au monde réel des temps anciens<sup>47</sup>. Pour autant, ne pas être d'accord avec une partie ou la totalité des idées préconçues sur les récits du livre de Josué ne remet pas en cause la fiabilité de ce livre.

L'archéologie ne peut pas déterminer le degré de confiance à accorder à la théologie, ou, pour reprendre à nouveau les termes de Dever, « créer ou détruire la foi »<sup>48</sup>. De Vaux l'a également dit de la manière suivante : « Cette vérité spirituelle ne peut être ni prouvée ni contredite, pas plus qu'elle ne peut être confirmée ou invalidée par les découvertes concrètes de l'archéologie. »<sup>49</sup> C'est précisément à ce niveau que ceux qui pensent que l'archéologie a démontré que la Bible est fausse habitent dans un monde simpliste<sup>50</sup>. Il s'agit de ne pas mélanger la foi et l'histoire. Les personnes qui affirment qu'il a été prouvé que la Bible est fausse viennent démentir cette distinction.

Dever a bien mis en perspective le débat sur la relation entre l'archéologie et la Bible. « L'échec est celui des biblistes et des historiens qui posaient à l'archéologie de mauvaises questions. »<sup>51</sup> Poser à l'archéologie de mauvaises questions (c'est-à-dire lui demander de

<sup>46</sup> J. Maxwell Miller, « The Israelite Journey through (around) Moab and Moabite Toponymy », *JBL* 08, 1989, p. 154 ; cf. Franken, *art. cit.*, p. 10.

<sup>47</sup> William G. Dever, *Archaeology and Biblical Studies: Retrospects and Prospects*, Evanston, Seabury-Western Theological Seminary, 1974, p. 28.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>49</sup> De Vaux, *op. cit.*, p. 68.

<sup>50</sup> J. Maxwell Miller, « Is It Possible to Write a History of Israel without Relying on the Hebrew Bible? » in *The Fabric of History*, Diana Vikander Edelman, éd., JSOTSup 17, Sheffield, JSOT, 1991, p. 96.

<sup>51</sup> William G. Dever, « 'Will the Real Israel Please Stand Up?' Archaeology and Israelite Historiography: Part I », *BASOR* 297, 1995, p. 63.

prouver ou d'invalider les événements mentionnés dans la Bible) la force à fournir des réponses à propos du texte qu'il lui est impossible de donner. Ni l'archéologie ni la Bible ne sont assez précises pour fournir des réponses à des questions touchant à la fiabilité historique de la Bible. Malheureusement, je pense que Dever, tout en l'ayant clairement cerné, est tombé dans ce piège de vouloir prouver ou invalider la Bible.

## Résumé et conclusion

Dans le passé, les lecteurs de la Bible ont trop attendu de l'archéologie comme des récits bibliques. L'archéologie est la collection disparate de ce que l'on a découvert, tandis que la Bible est la collection éclectique de ce qui a convenu aux objectifs théologiques des auteurs bibliques. Nous ne devons que rarement nous attendre à ce que leurs deux perspectives convergent. Lorsqu'elles se rejoignent, les universitaires et le grand public peuvent applaudir, mais ne devraient pas l'attendre, et devraient ne l'accepter qu'avec prudence.

Ceux qui rabaissent les récits de la Bible à cause de données archéologiques travaillent dans le cadre obsolète du « il faut prouver la Bible », à la manière de la théorie de la vérité-correspondance. De la même manière, ils n'ont pas compris que l'archéologie et la Bible fournissent des informations différentes, qui en grande partie ne peuvent être comparées, et qui sont, le plus souvent, difficiles à appréhender. Les informations fournies par la Bible et l'archéologie sont parallèles, et non perpendiculaires, elles se complètent, mais ne se croisent que rarement. Pour faire émerger une véritable compréhension des choses, il faut aller au-delà de la synthèse du « prouver la Bible » (ou la contredire), et faire appel à un modèle comme la théorie de la cohérence.

Tout bien considéré, la relation entre la Bible et l'archéologie est fluide, et non statique. Les deux peuvent s'éclairer mutuellement, mais aucune ne peut ni ne doit servir à critiquer l'autre. Chacune a sa vie propre, mélanges et corrections doivent se faire avec la plus grande prudence. ■